

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n^o avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75c.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de visite. — Collier ou fraise Henri III. — Collier et noué Margot. — Collier et noué Mignon. — Deux noués Hermine. — Noué Andréa. — Bande au crochet tunisien. — Porte-cigares. — Deux dentelles en guipure Renaissance. — Trois patrons de mantelet. — Trois bonnets de nuit. — Trois bijoux. — Deux costumes de voyage. — Robes.

SUPPLÉMENT : Planches de modes coloriées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de visite. — Robe de faille vert mousse de deux tons; pour mieux faire comprendre ce nuancement, on peut dire que l'entroit de cette robe est vert mousse clair et que la doublure en est de vert mousse foncé. En effet, la partie foncée ne se remarque que dans le dessous des plis, dans les retournés de la tunique, dans le plissé de la traîne et dans le revers des manches. Quant à l'écharpe, qui relève, si gracieusement le poul, elle se nuance d'une façon toute contraire à la robe, c'est-à-dire que la nuance foncée est en dessus, et que la nuance claire lui forme doublure. L'effile, fort riche, est coupé des deux nuances. Le corsage est ouvert en cœur et orné d'une ruche Médicis de l'étoffe claire doublée de la plus foncée. — Modèle des magasins de la Ville de Paris, rue Montmartre.

2. Collier ou fraise Henri III. — Cette fraise convient surtout aux personnes qui ont le cou un peu allongé; le tulle, un peu noisé, est monté en longs tuyaux assez rapprochés d'abord près du cou; puis une grosse ruche aux plis triples encadre ces tuyaux et lui forme auréole.

3. Collier Margot. — La ruche double de ce col-



1. TOILETTE DE VISITE. — MODÈLE DE LA VILLE DE PARIS. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

lier est en gaze de soie très-légère; le biais et le chou du milieu sont en turquoise violette; ce chou se trouve enroulé au milieu d'un coquillard de gaze, lequel retombe en jabot en se mêlant à des coques et à des pans de turquoise; le dernier de ces pans, un peu large, est effilé dans le bout à même l'étoffe.

4. Noué Margot. — Noué de cheveux du même style que le collier.

5. Fraise Mignon. — Une grosse ruche, en tulle illusion blanc, forme le collier; un biais de crêpe de Chine rose retient les plis de la ruche; ce biais se termine en gros noué bien fourni, à doubles coques de chaque côté et à rabais un peu larges, lesquels sont effilés à même l'étoffe, ce qui est plus léger qu'un effile rapporté.

6. Noué Mignon. — Noué de cheveux de même style que la fraise et destinée à compléter la parure.

7.8. Noués Hermine pour corsage et coiffure. — Cette parure est en crêpe de Chine vert cendré; le dessin montre clairement la manière dont elle est gracieusement chiffonnée. Au milieu des coques et des pans se mêle une dentelle de Bruges, du plus charmant effet. — Modèle de la Châtelaine, rue du Bac, 34.

9. Noué Andréa. — Noué de corsage en faille grise et rose alternée. Le pan, qui retombe du noué de corsage, est illustré d'une jolie broderie au passé en soie grise, du plus gracieux effet, cette broderie est exécutée sur fond rose.

10. Bande au crochet tunisien. — Comme je l'ai dit plusieurs fois, ce qui assure le succès du crochet tunisien, c'est la variété des dispositions que l'on peut lui faire subir. Le modèle que nous publions aujourd'hui se monte en laine blanche sur 28 mailles; on l'exécute en toute longueur

qualon, rue de Saint-Denis et Blastopol, et là, dépenses, vous chères enfants es qu'une reine; boisiez de jolis ravisants alpinos soyeux, du 25, des percales es, aux fleuriettes des soieries légègnes montées-aison pour jémignones épaulettes petites omagelines en batisur les abriter du

source de tant vous cause parties-égréments, ne vilaines taches r par lesquelles il traces sur notre sureusement qu'il un moyen indiffaire disparaître; déjà indiqué. Ne-nt autophélique de se vend, 26, bou-nt-Denis; les rou-pupérose, les éphé-ites sortes ébéné à son emploi. — Collier ou fraise Henri III. — Collier et noué Margot. — Col-lier et noué Mignon. — Deux noués Hermine. — Noué Andréa. — Bande au crochet tunisien. — Porte-cigares. — Deux dentelles en guipure Renaissance. — Trois patrons de mantelet. — Trois bonnets de nuit. — Trois bijoux. — Deux costumes de voyage. — Robes.

de l'eau dentifrice confiante et votre bouche desséchée, ne pas à vous con-indispensable. Elle arrête les progrès-dents. Vous savez d'Enghien, et chez la province.

nuancement toutes les employés pour le se recommande par et la suavité de son vélocité de la jou-Palais-Royal).

ANCE

les donner en cou-ques semaines. Vous ne des maisons dont u point de rose de-letres gothiques, qu'elles les désirent, est d'employer entre à jour et aux angles le broderie anglaise; les doivent être de centimètres de hau-

M. Lévêque. mail recevoir qu'à son

demandés par vous tant, si vous les dési-par la poste, moyen-ine vous en apporte. l'avoir.

pas une demande avec inscriptions, et l'une

portes séparées, deman-ons d'ouvrages, chez a plus certain et plus

ent s'exécuter en gaze os lectrices que de va-n n'est pas forcé de se ations.

E. BOGGY.

BOURDILLIAT.

, 13, QUAI VOLTAIRE.

que l'on désire. Il en faut 80 centimètres pour un berceau d'enfant; une fois la bande au crochet terminée, on la brode au point de marque, comme on ferait sur du canevas java. Notre modèle représente un coquelicot et son bouton, un blinet ayant également son bouton enroulé et une guirlande de feuillage. Le coquelicot se brode en soie rouge de différentes nuances, le blinet se brode en soie bleue, les feuilles se font de différents tons de vert.

Pour l'encadrement, il faut deux petites bandes de 6 points chacune en laine noire; sur les bords, on fait de chaque côté un point à cheval, en soie d'Alger jaune, qui forme griffe; puis on réunit ces bandes noires à la bande blanche



3. COLLIER MARGOT.

monture, elle se fait en cuivre doré. On pourra, pour cette monture, s'adresser à l'une des maisons qui nous fournissent les modèles d'ouvrages.

12-13. Deux dentelles en guipure Renaissance. — On emploie, pour ces dentelles, du lacet Renaissance de la largeur du dessin; on coud ce lacet sur un papier, en suivant bien les contours du dessin; puis on remplit l'intérieur par des jours variés.

Pour la dentelle n° 12, on emploiera le point de tulle, dont nous avons donné le dessin et l'explication dans notre numéro du 27 avril, ainsi que le point grec (voir le numéro du 8 juin) et les barrettes de Venise (voir le numéro du 25 mai).

Pour la dentelle n° 13, vous pouvez faire les roues cordonnées, expliquées le 25 mai, ou bien un gros pois entouré de barrettes de Venise prenant pied sur le lacet.



8. NŒUD HERMINIE (COSSAGE).

tement de demi saison; il est à la fois très-élégant et très-léger. En outre, il peut être confectionné en tissu de toutes qualités et toutes nuances, mais surtout en cachemire, et, selon le goût des personnes et le genre d'étoffe employée, il peut être brodé, soutaché, garni de guipure de dentelle ou d'une riche passementerie. En un mot, c'est une bonne trouvaille dont la mode n'a qu'à se réjouir.

Mantelet (fig. 14). — Le mantelet, représenté par la fig. 14, n'est pas d'une grande dimension; il dépasse la taille de quelques centimètres seulement. C'est celui qui convient le mieux aux jeunes personnes. Pour le dessiner, on tire une ligne perpendiculaire, longue de 120 centimètres, au sommet de laquelle on marque 9; puis en descendant les 14, 18, 21, 28, 61, 103, et enfin 128. En face de chacun de ces chiffres, on tire une ligne d'équerre; la première, celle qui part du point 9, longue de 50 cent; la deuxième en face du point 8, longue de 13 cent; la troisième, de 11 cent, la quatrième, de 9 cent, la



2. COLLIER OU FRAISE HENRI III.



4. NŒUD MARGOT.

par un point noir, qui entre aussi sur le blanc et y forme griffe.

11 Porte-cigares. — Ce délicieux porte-cigares se brode sur cuir, sur drap ou sur velours, en appliques d'étoffe sur étoffe encadrée de soutache ordinaire ou d'or fin; les ornements seront, par exemple, d'une nuance dorée, encadrée par un cordonnet noir; la baguette sera rouge, quadrillée de noir; les glands se font en or ou en jaune doré; le haut de la baguette devra être brodé en points russes de couleur bleue; les pipes, en drap blanc; l'ornement, grisâtre, ainsi que l'intérieur de la cheminée. Je conseille de broder le paquet de cigares au passé; les glands et la torsade seront en drap vert, rattachés par une ganse d'or qui en suivra les contours. Quant à la



7. NŒUD HERMINIE (CHEVEUX).

un aspect plus sérieux, et, en quelque sorte, plus habillé.

Pour dessiner ce mantelet, nous avons employé une méthode tout à fait différente de celle que nous avons suivie jusqu'ici dans nos démonstrations. Au lieu d'avoir recours aux chiffres et aux lignes, nous avons exécuté ce tracé à l'aide du cossage. Ce procédé demande une certaine habileté de main, qui paraît, à première vue, offrir certaines difficultés, mais qu'on acquiert cependant avec assez de facilité, surtout au bout d'un certain temps d'exercice. Du reste, c'est la méthode la plus simple et la plus commode qu'il soit possible d'inventer, puisqu'elle nous permet, à l'aide des principales pièces du corsage, de couper toutes formes de vêtements, comme nous le verrons par la suite.

Pour couper le patron de ce mantelet, on fixe sur le papier le devant et le dos d'un corsage ajusté, comme nous l'indiquons figure 25 par les pièces marquées A B. La pointe de l'épaulette du dos, du côté de l'emmanchure, est appuyée sur celle du devant, qu'elle couvre d'un centimètre environ, tandis que du côté de l'encolure elle s'en écarte de 5 à 6 pour former la pince pratiquée sur l'épaule.

Ces deux pièces ainsi fixées, on marque l'encolure et la pince, en suivant les contours du devant et du dos, de la lettre A à la lettre B, de la lettre B à la lettre C, de la lettre C à la lettre D, de la lettre D à la lettre E et de la lettre E, en suivant la pente du dos, une ligne droite jusqu'à la lettre F, c'est-à-dire de la longueur qu'on désire donner au mantelet. Ensuite on tire une autre ligne droite qui suit directement la pente du devant, à partir de la lettre A, placée au coin de l'encolure, jusqu'à la lettre G qui termine la longueur du pan du devant. On dessine alors le mantelet, on lui donne la longueur et la forme désirées.

On peut ajouter à ce mantelet, à titre d'ornement, un petit capuchon pointu formant collet devant, ou bien un capuchon de forme algérienne. Le premier de ces capuchons est rapporté, tandis que le second est attaché au dos, ainsi que l'indique notre dessin, fig. 15, à la partie désignée par la lettre H.

Mantelet Marie-Antoinette (fig. 16). — Le dessin, fig. 16, représente le mantelet Marie-Antoinette, dont la forme, toute juvénile et presque enfantine, sied si bien aux jeunes filles et aux jeunes femmes.

Les pans de ce mantelet, très-longs et assez volumineux, entourent la taille et vont se rejoindre derrière le dos où ils sont fixés à l'aide d'un ornement, quelconque ou tout simplement cousus ensemble, comme le fichu auquel il doit son nom.

Ce modèle, on le voit, est également coupé à l'aide du cossage; mais comme les pans sont destinés à entourer la taille, au lieu de suivre la pente du devant, comme le précédent, ils s'en éloignent en suivant une ligne presque horizontale.

Nous ne croyons pas devoir multiplier davantage les dessins, ces trois types si différents les uns des autres suffisent amplement à faire comprendre la mé-



10. BANDE AU CROCHET TUNISIEN.

cinquième, de 18 cent., la sixième, de 47 cent., la septième, de 21 cent., et la huitième, de 32 cent. On dessine ensuite le mantelet en passant sur tous les points indiqués par les divers chiffres que nous venons de poser.

Mantelet à capuchon algérien (fig. 15). — Le mantelet à capuchon algérien, représenté par la fig. 15, diffère sensiblement de forme et de dimension. Les pointes devant sont de forme carrée et un peu moins volumineuses que celles des précédents, tandis que la pèlerine, beaucoup plus grande, descend de 10 à 11 cent. plus bas que la taille, et lui donne



6. NŒUD MIGNON.



5. FRAISE MIGNON.



9. NŒUD ANDRÉA.

thode à emp
17. Bonn
sez chair. S
d'une petite
cadre de dé
le fond et l
peut servir
mas.
18. Bonn
le fond se
posés en ta
semblabl
montés à
ou rose
forme. In
19. Bonn
Ce modèle
seline suis
coiffure. L
valencienn
muds et
ture.
20. Aigr
pose de tr
figurés pa
21. Broc
pattes son

thode à employer pour couper ce genre de vêtement.

17. Bonnet de matin. — Il se fait en mousseline assez claire. Sur la passe court un plissé très-fin, et aussi d'une petite dentelle tuyautée. Un biais bien fourni, encadré de dentelle, retient les pattes qui retombent sur le fond et le garnissent. Ce bonnet, exécuté en nansouk, peut servir pour la nuit. — Modèle du Petit-Saint-Thomas.

18. Bonnet de matin. — Il se fait en mousseline. Sur le fond se trouve une bande composée de petits plis disposés en travers et faits très-régulièrement. Une bande semblable sépare les tuyautés de la passe, lesquels sont montés à tête-bêche et forment diadème. Un ruban bleu ou rose est passé en dessous de la bande plissée et forme transparent. — Modèle du Petit-Saint-Thomas.

19. Bonnet de matin. Modèle de la Châtelaine. — Ce modèle, dit bonnet Charlotte-Corday, est en mousseline suisse. Le fond, très-ample, peut renfermer la coiffure. Le grand bavolot garnit la nuque. Une riche valenciennes coquillée, dans laquelle se perdent des nœuds et des torsades de moire bleue, forme la garniture.

20. Aigrette pour cheveux. — Cette aigrette se compose de trois feuilles de houx en brillants; les grains sont figurés par trois belles perles noires.

21. Broche. — Scarabée taillé dans un grenat. Les pattes sont incrustées de diamants. Ce motif est soutenu



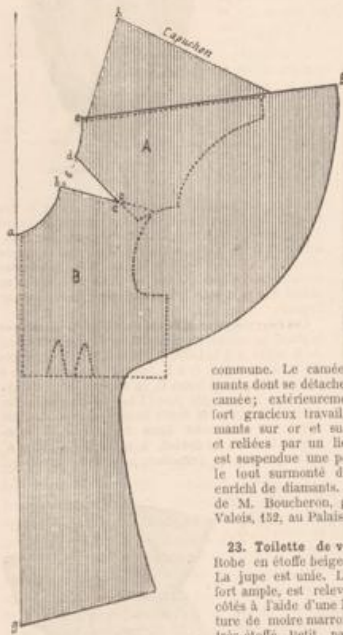
11. PORTE-CIGARES.

par une fort belle attache en enlacements en brillants.

22. Broche-camée. — Sujet très-finement gravé sur une pierre légèrement rosée d'une nuance peu

broderie de Saxe; cette tunique est agrémentée de revers, ornés eux-mêmes de bandes et de biais de foulard bavarois. Chapeau de gaze Dona Maria, voilé de gaze blanche, avec plumes grises et roses de la Malmaison sur le sommet. E. BOUV.

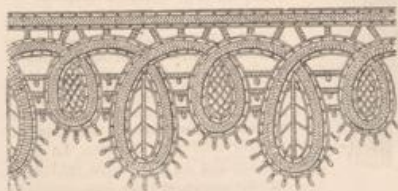
commune. Le canoté est entouré d'un fil de petits diamants dont se détachent des ornements qui retiennent le canoté; extérieurement, deux branches de laurier d'un fort gracieux travail, en diamants sur or et sur argent, et reliées par un lien auquel est suspendue une perle noire, le tout surmonté d'un nœud enrichi de diamants. — Modèle de M. Boucheron, galerie de Valois, 152, au Palais-Royal.



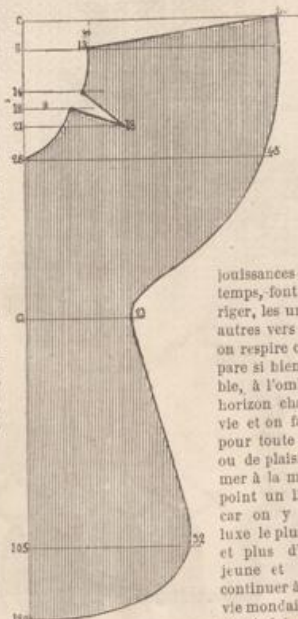
15. MANTELET A CAPUCHON ALGERIEN.

de paille marron tout garni de rubans et de velours de même couleur. — Modèle de la Ville de Paris.

24. Costume de voyage. — Cette toilette, fort simple, est en laine vigogne de couleur neutre. La jupe courte est ornée d'un volant plissé dont la tête est retenue par un biais. La tunique, retroussée sur les hanches, est encadrée d'un biais; ce même biais se trouve répété à la pèlerine ou talma court qui complète la toilette. Chapeau de paille noire, aux bords relevés en diadème, avec ruche de blonde sur les cheveux. Un nœud de faille blanc posé sur les côtés semble retenir une écharpe de dentelle



12. DENTELLE EN GUIPURE RENAISSANCE.



14. PATRON DE MANTELET.

Voilà qui est fini. Le dernier lampion s'est éteint, la dernière fusée s'est évanouie en l'air, le dernier feu de Bengale a vu sa flamme bleue se perdre dans la fumée noire; Paris est rentré dans le calme de sa vie habituelle, et les étrangers venus pour voir le shah sont repartis. Ceux des habitants de la grande ville qui s'étaient attardés pour jouir du spectacle de ces réjouissances dont nous étions privés depuis longtemps, font leurs malles et s'apprentent à se diriger, les uns vers les grandes villes d'eau, les autres vers les plages que baigne la mer et où on respire cet air délicieux et fortifiant qui répare si bien les forces perdues. Là, sur le sable, à l'ombre des grandes falaises, devant cet horizon changeant et immense, on aspire la vie et on fait ample provision de bonne santé pour toute une année d'agitation, de travaux ou de plaisirs. Malheureusement, les bains de mer à la mode ne sont point un lieu de repos, car on y retrouve le luxe le plus exorbitant, et plus d'une femme jeune et élégante va continuer à Trouville la vie mondaine qu'elle est sensé fuir en quittant Paris.

Conçoit-on rien de

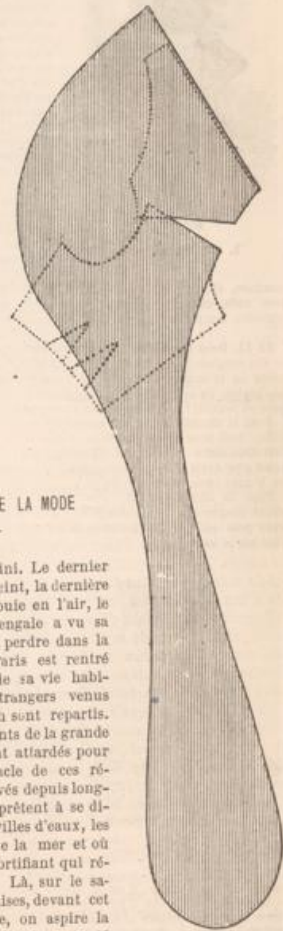
qui retombe par derrière. — Modèle des Magasins du Printemps.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette de casino. — Robe de taffetas d'Italie mauve ramaucé, c'est-à-dire de deux nuances de mauve. La jupe est entièrement recouverte de volants alternés, l'un foncé et l'autre clair; le pouf est relevé par une large ceinture de faille mais dont les pans sont artistement brodés ou brochés d'un joli bouquet de lilas aux nuances assorties à celles de la robe. Le devant du jupon, coupé des deux nuances, est monté dans toute sa longueur en longs filets plats. La tunique forme pouf sur les côtés; le corsage, aux longues basques pendantes sur les hanches, est ouvert en cœur par devant; les volants de toutes ces garnitures sont bordés de rubans de faille mais.

Chapeau de crêpe mauve orné de lilas et de rubans de faille nans.

Seconde toilette de casino. — Jupe de foulard bavarois; les volants plissés se trouvent par derrière; le devant est garni de deux volants simplement froncés et surmontés d'une ruche chicorée très-fourmée. Tunique de faille gris argent, ornée d'une bande de



16. MANTELET MARIE-ANTOINETTE.



13. DENTELLE EN GUIPURE RENAISSANCE.

plus fatigant, à mon avis, que cette préoccupation constante de sa toilette, qui absorbe la merveilleuse et la conduit à changer de robe et de chapeau quatre fois par jour! Je ne saurais approuver, dans l'intérêt même de la santé, cette façon d'aller aux bains de mer. Il est certain que s'habiller et se déshabiller ne peut faire partie d'un traitement hygiénique. Aussi, voilà quel est, à mon sens, la limite que toute femme raisonnable doit imposer à sa coquetterie et à son désir de rester élégante. En supposant que votre choix se fixe, chères lectrices, sur un point très-fréquenté, je pense qu'il vous suffira parfaitement d'avoir deux toilettes, c'est-à-dire un costume de rechange dans trois genres différents, c'est-à-dire six robes en tout : deux robes du matin, ou d'excursions dans les rochers; deux robes de promenade sur la plage; deux toilettes de casino. Cela ne sera ni bien coûteux ni bien difficile à organiser, même avec les objets que contient votre garde-robe habituelle. Pour le matin, le choix des étoffes et des genres varie à l'infini. Il y a toujours la toile écru, sans garniture, avec jupe unie, polonaise croisée à revers de velours noir, ceinture de cuir noir avec ornements d'argent, bas rayés écrus et bleus ou rouges; bottes de chagrin ou souliers Molière montant très-haut sur le cou-de-pied. Comme complément à ce costume, un chapeau à bords droits en paille marron, blanche ou noire, avec voile de gaze



18. BONNET DE MATIN.

marron, bleue ou blanche, enroulé autour de la calotte; ou bien costume en linon à raies blanches et noires, marron et blanches. Autre combinaison : jupon avec volant plissé à plis plats de la largeur de la rale, de façon à ne laisser voir que la rale foncée. Tunique garnie d'un volant posé de même que celui de la jupe. Corsage à basque croisé en gilet; pélerine ronde, garnie d'un volant plissé. Ou bien encore jupon de percale rayée à grandes raies roses et blanches ou bleues et blanches, garni de trois ou cinq volants plissés à plis plats; on fait également le pli de la largeur de la rale, en mettant en dessous du pli la rale blanche, qui fait transparent quand le pli s'écarte. Polonaise en léger drap flanelle blanc, rose ou bleu, selon le jupon. Ceinture ou écharpe très-large en laine bleue ou rose, nouée négligemment derrière ou sur le côté. Chapeau *tombole* en grosse paille, avec nœuds de velours noir.

Pour toilette de promenade dans la journée, la broderie anglaise fera fureur. On fait même des tuniques toutes brodées à rones à jours en coton blanc sur batiste écru, toile bleue et nansouk blanc. Je préfère de beaucoup la broderie anglaise sur étoffe blanche. On peut mettre dessous des jupons de toutes nuances, avec ceintures et nœuds de même couleur, ce qui peut varier à l'infini une même toilette.

J'ai vu une délicieuse robe de jeune fille en linon rose; la trame de l'étoffe est blanche, ce qui fait une sorte de glacé, qui produit un effet charmant. Les volants, grands ou petits, à



19. BONNET DE MATIN.

plis couchés, se retrouvent partout. Ici, ces volants sont terminés par une petite valenciennes anglaise. La tunique est une polonaise garnie de deux petits volants plissés, terminés également par une valenciennes; autour de l'écharpette en cœur du corsage, est posée une haute fraise en étoffe de la robe et garnie de valenciennes. Rien n'est frais comme cette toilette d'un rose doux, rendue encore plus seyante par les ruchés blancs que forme l'étréole valenciennes, qui borde toutes les garnitures. Je conseil- lera, comme complément, un chapeau à grands bords, en paille de riz, relevé devant et de côté par des roses pompons. Bottines de daim ou souliers Amélia, c'est-à-dire à hauts quartiers derrière, avec cothurnes.

Le châlis est encore une charmante étoffe, mais peu solide. Il faut tout au moins avoir le soin de doubler le corsage, en évitant de tendre trop rigoureusement l'étoffe sur la doublure, sous peine de voir craquer les coutures à la moindre tension.

Comme toilette de soir et de casino, le blanc est toujours ce qu'il y a de préférable, avec pardessus de couleur ou non. Toutes les étoffes blanches sont fraîches et jolies, la mousseline unie tout comme le crêpe de Chine, pourvu que le goût préside à leur arrangement.

Toutes les étoffes blanches sont fraîches et jolies, la mousseline unie tout comme le crêpe de Chine, pourvu que le goût préside à leur arrangement.



17. BONNET DE MATIN.



23. COSTUME DE VOYAGE — MODÈLE DE LA VILLE DE PARIS.

Mais ce n'est pas tout; il y a encore un autre genre de toilette dont je veux dire quelques mots; c'est le costume de bains de mer proprement dit. Il faut bien en convenir, rien n'est moins gracieux que ce vêtement qui est, à mon avis, d'autant moins seyant qu'il est plus prétentieux. Une femme sensée et désireuse de rester dans son rôle de femme comme il faut, doit choisir le costume le plus simple et le plus uni, sans garnitures voyantes. Plus l'étoffe est rude et grosse, mieux le costume habille. Je préfère la laine bleu foncé avec ornements de galons blancs; c'est ce qui change le moins sous l'influence de l'eau de mer et du soleil. Quand on nage, les jupes sont incommodes; mais il est difficile de s'en passer, si l'on n'a le soin de se faire faire un manteau en forme de rotonde, de la même étoffe que le costume, dont on s'enveloppe sur la plage, que l'on abandonne en entrant dans l'eau et qu'on reprend au retour. Au moyen de cette combinaison, plus de gêne ni d'embarras, soit dans l'eau, soit au sortir de l'eau; on peut affronter ainsi les regards des curieux, et une jolie femme drapée dans cette sorte de manteau à l'espagnole présente une silhouette plus gracieuse que celle qui se montre grelottante et ruisselante tandis qu'elle éparpille sa jupe écourtée d'un geste maladroit. Éviter surtout les manteaux éclatants, qui seraient d'un effet douloureux. La mode des bonnets en toile cirée est tombée en désuétude, et cela fort heureuse-

... d
... s
... f
... e
... f
... h
... à
... s
... p
... à
... à

mi
tot
no
bli
av
de
rai
pée
sag
ror
en
ral
bli
pli
pli
en
fait
Pol
ros
cu
ros
sur
pai
F
jou
reu
bro
sur
sou
bro
On
de
not
var
J
filé
toff
de
ma

ment, car ils
rendaient laid
ramener ses
petit chapeau
de la couleur
sur les yeux,
la mer, et qui

Les plages se
en toute libert
jeunes marnan
est absolument



21. BR

DES DI

DANS LA B
DEPUIS

La beauté est
selon le temps
curieux de voir
suivies depuis
pour ne pas rom
conduirait trop
Louis XIII et
femme n'était be
fit grasse et bl
si expresses sur
croire à quelles
taient celles qui
espèces de cosm
changer de coul
les malheureuses

On était alors,
le visage, au
avec un peu pl
tous les charmes
prononcé comb
quand il tomba
émeute, car elle
mot, et pâlotte,
ce choix étrang
gens de goût de
une indignation,
M. Cousin se fit
tique un peu tro
Vallière, pour J
grosse et blonde
belle selon l'usag

Sous la Régent
se perfectionna
fut plus seuleme
devint un corps
fallait se soumet

On exigeait un
troussé et bien n
en cerise, c'est-à-
cée, vermeille;
au visage, il et
au menton, etc.

Mais vous croy
entraît seule dan
on exigeait auss
je puis me perm
dans les mots.
fort peu prisées
développement
étaient alors, dev
dispensables de l
jambes de menu
gées, frétilantes
bien arrondi, de
guoune et à un

ment, car ils ne garantissaient nullement les cheveux et rendaient laide et vulgaire la tête la plus gracieuse. Il faut ramener ses cheveux très-haut sur la tête et se coiffer d'un petit chapeau de paille, orné d'une ruche en galon de laine de la couleur du costume. En posant légèrement ce chapeau sur les yeux, on évitera les coups de soleil, si dangereux sur la mer, et qui causent une foule d'accidents graves.

Les plages sont le paradis des enfants, qui peuvent là s'ébattre en toute liberté. Mais s'il est encore permis aux jeunes mamans de songer à se faire belles, il est absolument inutile d'imposer à ces joyeux

petits êtres, qui ne songent qu'à creuser des rivières dans le sable ou à élever des fortifications en galets, le supplice de la toilette. Des souliers

Amélie en toile grise, avec cothurnes en galon de laine, les jambes nues, des blouses en toile grise ou bleue nouées par une écharpe de laine, un large chapeau marin, tel est le costume que doivent porter vos bébés. Soyez certaines, chères lectrices, qu'ils ne réclameront pas leurs chapeaux emplumés ou leurs robes à pompons, et que leur frais visage s'arrondira bien vite si vous les soumettez à ce régime bienfaisant de la liberté, à l'air salin et fortifiant de la mer.



20. AIGRETTE POUR CHEVEUX
MODÈLE DE M. BOUCHERON.



21. BROCHE SCARABÉE.



22. BROCHE CAMÉE.

DES DIVERSES MODES

DANS LA BEAUTÉ DES FEMMES
DEPUIS DEUX SIÈCLES

La beauté est comme la mode, elle varie selon le temps et le caprice; aussi est-il très-curieux de voir les diverses phases qu'elle a suivies depuis un peu plus de deux siècles, pour ne pas remonter plus haut, ce qui nous conduirait trop loin. Ainsi, par exemple, sous Louis XIII et surtout sous Louis XIV, une femme n'était belle qu'à la condition qu'elle fût grasse et blonde, et les conditions étaient si expresses sur ce point, qu'on ne saurait croire à quelles sortes de régimes se mettaient celles qui étaient fluettes, et à quelles espèces de cosmétiques livraient, pour la faire changer de couleur, leur chevelure inconnue, les malheureuses brunes incomprises.

On était alors, pour la chevelure, le corps et le visage, au culte de la beauté grecque. Avec un peu plus de coloris seulement. Aussi tous les chroniqueurs de ces temps nous apprennent combien le choix de Louis XIV, quand il tomba sur M^{lle} de La Vallière, fit émeute, car elle était maigre, tranchons le mot, et pâloté, par-dessus le marché; aussi ce choix étrange du roi causa-t-il parmi les gens de goût de l'époque un étonnement et une indignation, dont, deux siècles plus tard, M. Cousin se fit l'écho en déversant une critique un peu trop sévère sur la pauvre La Vallière, pour jeter toutes ses fleurs sur la grosse et blonde M^{lle} de Montespan, qui était belle selon l'usage.

Sous la Régence commença et sous Louis XV se perfectionna cette mode de beauté qui ne fut plus seulement un caprice de détail, mais devint un corps de petites lois auxquelles il fallait se soumettre.

On exigeait un nez à la Rojelane, bien retoussé et bien mutin, l'œil chinois, la bouche en cerise, c'est-à-dire très-petite, ferme, avancée, vermeille; il fallait encore des fossettes au visage, il en fallait beaucoup aux joues, au menton, etc.

Mais vous croyez que la beauté de la figure entraînait seule dans le programme?... Du tout! on exigeait aussi la *plénitude du corps*, si je puis me permettre cet assemblage étrange dans les mots. Ainsi, les jambes de menuet, fort peu prisées sous Louis XIV, en raison du développement que les mollets se permettaient alors, devinrent une des conditions indispensables de la beauté, et on entendait par jambes de menuet, des jambes fines, allongées, frétilantes, tenant d'un côté à un genou bien arrondi, de l'autre à une cheville mignonne et à un cou-de-pied bien arqué. Ajou-

tez à cela la taille à la fois inclinée et cambrée, la poitrine en avant, le cou tendu, le nez en l'air, les lèvres au vent, et vous aurez la *posture* complète de ces femmes qui s'appelaient alors des *colombes* et jetaient en extase tous les roués de l'époque.

Mais tout cela passa de mode à son tour; les colombes vieillirent sans se renouveler, et quand vint Marie-Antoinette, avec son nez aquilin et sa lèvre autrichienne, sorte de beauté qui devint la mode alors, il s'éleva une lutte terrible entre les vieilles colombes, soutenues par les vieux roués, et la jeune cour, où il fallait être non-seulement belle à la façon de la reine, mais encore et surtout roïellement et sincèrement jeune.

Il se forma alors deux camps, celui de Marie-Antoinette et celui de M^{lle} la marquise de Mauterps, femme du ministre tout-puissant alors, laquelle, de par son acte de naissance, s'était mise à la tête des révoltées, qui voulaient tenir très-ferme le drapeau du passé. D'abord, la lutte fut sourde, on s'en tenait aux escarmouches; puis, un beau jour, la protestation éclata par les invitations d'un bal que donnait la marquise et où n'étaient point conviées les femmes n'ayant pas atteint trente ans.

Tout naturellement la reine était au nombre des exclues, et tout naturellement aussi elle prépara sa contre-mine, ne consentant point à avoir le dernier dans cette petite guerre. Pour cela, elle réunit cinq ou six des dames qu'elle honorait de son intimité, et qui avaient été exclues comme elle en raison de la même cause. On arrêta l'heure à laquelle on devait entrer et le costume qui était de rigueur, puis, le fameux soir venu, au beau milieu du bal de la marquise, la reine et son joli escadron tombèrent à l'improviste, le bourrelet sur la tête, les petits chaussons aux pieds et le fourreau du bébé pour toute parure.

Danseurs et danseuses restèrent debout tout interdits; mais la gaieté l'emporta, de francs éclats de rire se firent entendre de toutes parts. La partie fut donc gagnée, et, de ce jour, on décréta que l'on ne pouvait être belle que si l'on était jeune.



24. COSTUME DE VOYAGE. — MODÈLE DES MAGASINS DU PRINTEMPS.

Où redressa un peu son attitude, on ne porta plus le nez en l'air, on le prit même le plus aquilin possible, et on devint rousse le mieux qu'on put; les cheveux de Marie-Antoinette ayant cette couleur très-transparente sous la poudre.

Hélas! à dater de 93, de la cour la mode tomba dans la rue. Il faut donc l'y suivre, et nous nous y trouvons en présence des beautés du jour qui devaient avoir le type des matrones romaines. Cela dura jusqu'au moment du Directoire, époque où on alla rechercher les idées, les goûts et les mœurs de l'ancienne Grèce, et la beauté fit tout naturellement partie de ce bagage.

Les femmes prirent donc la mode d'être Grecques alors, ce qui n'était pas très-commode, ce me semble, car il fallait puiser dans son propre fonds, les élégances devant se montrer aussi peu vêtues que possible, ce qui ne laissait pas beaucoup de place à la fraude; ainsi, M^{lle} Récamier et M^{lle} Tallien allaient se promener aux Tuileries portant des costumes d'une si merveilleuse transparence, qu'elles semblaient se proposer pour soutenir la concurrence avec les belles statues du jardin de la demeure des anciens rois.

L'Empire vint, Joséphine n'était plus jeune. Aussi supprima-t-elle au plus vite ces costumes extravagants; car ce fut à nouveau de la cour que vinrent non-seulement les mœurs, mais aussi la mode de beauté de l'époque, et les femmes brunes triomphèrent alors. L'impératrice était crêlée.

Mais arrêtons-nous ici, ce siècle n'étant point entré encore dans le domaine que nous avons voulu parcourir.

C^{ms} DE BARRANVILLE.

LA MUSIQUE

Gavotte de Gluk (Épiphonie en Aulide), transcription variée pour le piano, par Francis Planté. Prix : 2 fr. 50.

Célèbre menuet de Zochérius, transcription du même auteur.

Cette transcription existe aussi à quatre mains arrangée par Renard de Vilbac. Prix : 2 fr. 50.

Ces deux morceaux de concert ont valu aux séances Alard-Franckhomme du Conservatoire un éclatant succès à l'éminent pianiste Planté. Celles de nos abonnés qui aiment la musique classique, nous sauront gré de leur avoir signalé ces perles de l'écriin des maîtres. Heugel, éditeur.

Les Enfants, charmante mélodie, de Wokerlin, 1 fr.

Les Nuits étoilées, valse, chantée, du même auteur, 2 fr.
 Ce deux nouvelles compositions de l'auteur de tant d'œuvres ravissantes peuvent être chantées par les jeunes filles à qui elles semblent spécialement destinées par la grâce et la fraîcheur de l'inspiration. — Heugel, éditeur, 2 bis, rue Vivienne.

M. DE S.

LES MENUS DE LA SAISON

Juillet.

DINER DE FAMILLE

Salade à la purée de pois verts.
 Par sauce au fenouil.
 Gigot de sept heures.
 Marinade de cervelles.
 Canard rôti.
 Haricots verts sautés.
 Abricots à la Condé.

INSTRUCTION SUR LA SAUCE BLANCHE ET LA SAUCE HOLLANDAISE

De la sauce blanche.

De toutes les sauces en usage dans les ménages, la sauce blanche est celle la moins souvent bien réussie et la plus souvent manquée.

On la manque par inattention ou faute de savoir, et la parcimonie ou fait de beurre enpêché souvent de la réussir. Pour mener à bonnes fins une sauce blanche, voici la manière de procéder.

Quantités. — Par 10 grammes de farine, 30 grammes de beurre (trois fois plus), un décilitre d'eau chaude, une pincée de sel et un peu de poivre.

Opération. — Mettre sur le feu dans une casserole la totalité de la farine et le tiers de beurre.

Les mêler et en former une pâte. Verser le sel et le poivre. Verser les quatre cinquièmes de l'eau chaude en tournant avec une cuiller de bois jusqu'au premier bouillon; après la sauce est formée.

Elle peut se trouver trop épaisse, car les farines ne sont pas toutes de même qualité; il faut, dans ce cas, la détendre avec tout ou partie de l'eau mise en réserve.

Si, au contraire, la sauce est trop claire, prendre un peu de beurre restant et le manier avec la quantité de farine qui paraît nécessaire pour amener la sauce à bonne consistance; refaire la casserole de dessus le feu; laisser refroidir pendant un instant, puis y incorporer le beurre mélangé de farine, et dès qu'il est fondu remettre la casserole sur le feu.

À la première ébullition, l'en retirer définitivement et incorporer à la sauce, en la remuant, le restant du beurre, divisé en morceaux, pour qu'il fonde le plus rapidement possible.

Le beurre fondu, la sauce est terminée et prête à servir.

LE BARON BRISSE.

LES CONSEILS DU DOCTEUR

HYGIÈNE DE LA CHEVELURE

(Suite)

Le meilleur moyen d'obtenir une belle chevelure, c'est d'employer les soins hygiéniques dès la naissance même des cheveux, c'est-à-dire dès la plus tendre enfance. Et, à ce sujet, je ne bernerai aujourd'hui à combattre un préjugé répandu non-seulement parmi le peuple, mais même dans les classes les plus aisées de la société: je veux parler de ce qu'on appelle vulgairement les *gourmes* des enfants. Pour être mieux compris, je laisserai de côté tout le bagage scientifique, je conserverai l'expression de *gourmes*, dont nos lectrices saisiront parfaitement le sens, et je m'efforcerai de démontrer la nécessité de débarrasser les enfants de cette affection, qui n'est pas toujours sans danger pour leur santé générale et pour la chevelure en particulier.

Il y a un grand nombre de mères de famille qui se croient obligées de respecter les *gourmes* qui couvrent la tête de leurs enfants; elles se figurent que c'est un signe non équivoque de santé, et que le jour où on les ferait disparaître serait marqué par l'écllosion d'une grave maladie. Cette opinion est tellement enracinée chez certaines personnes, que, pour mon compte, il m'a été souvent impossible de persuader le contraire. Voyons ce qui se passe.

Tout le monde sait que les enfants en venant au monde présentent sur différents points du crâne, et principalement à la partie antérieure, des points mous, dépressibles, complètement dépourvus de tissu osseux. Si l'on applique le doigt sur ces points délicats, et qu'on presse légèrement, le doigt s'enfoncé et arrive directement sur la substance cérébrale. La moindre lésion de celle-ci, la compression même produisant des accidents terribles: personne ne l'ignore. Aussi la crainte de ces accidents conduit les personnes qui

s'occupent des enfants à négliger entièrement les soins de la tête. On fait la toilette de tout le corps plusieurs fois par jour, s'il le faut, mais on néglige la tête, et cette négligence engendre évidemment la malpropreté. La poussière séjournant sur le cuir chevelu et s'y mêle aux produits de sécrétion naturels. De là, une cause constante d'irritation locale. Sous cette influence, le cuir chevelu, très-sensible à cette époque de la vie, s'irrite, s'enflamme et devient le siège d'une éruption caractérisée par de petites vésicules extrêmement nombreuses et remplies d'un liquide blanc ou jaunâtre. Après quelques jours d'existence, les vésicules se rompent, se déchirent, et l'humour qu'elles contiennent se concrète pour former ces croûtes plus ou moins nombreuses, qu'on désigne sous le nom de *gourmes*. Si des soins intelligents ne viennent pas débarrasser la tête des enfants ainsi affectés, les éruptions vésiculaires se succèdent et s'étendent de plus en plus sur les parties voisines, si bien que toute la tête et le visage même peuvent être envahis. La maladie se prolonge quelquefois plusieurs années, et parfois aussi elle se transforme en une autre affection du cuir chevelu, beaucoup plus grave, et qui devient une cause certaine de la chute prématurée des cheveux qui ont résisté aux premières attaques.

Nous avons dit, dans notre aperçu anatomique, qu'au moment de la naissance le cuir chevelu était pourvu déjà de tous ses follicules pileux; mais, si les follicules existent, les cheveux qui les garnissent n'ont pas tous percé l'épiderme pour se montrer au dehors. Quelques cheveux mesurent un centimètre de longueur, d'autres deux ou trois centimètres, mais le plus grand nombre est encore enfoncé, pour ainsi dire, dans l'épaisseur de la peau et ne demande qu'à sortir. Qu'arrivera-t-il si le cuir chevelu est couvert de croûtes épaisses qui l'irritent d'abord malades et tomberont; ceux qui sont à l'extérieur seront étouffés, et plusieurs même périront avant d'éclorre. Telle est la conséquence, au point de vue de la chevelure, de la négligence des nourrices à enlever les *gourmes* des enfants qu'elles élèvent.

Quant à l'opinion qui consiste à regarder les *gourmes* comme un exutoire par où l'économie se débarrasse des mauvaises humeurs, elle est complètement fautive. Ce n'est point par la tête que le corps se débarrasse des mauvaises humeurs, et quand même cela serait, la propreté, qui consiste à enlever les croûtes sèches, n'empêcherait pas l'humour intérieure de ressortir, ce serait plutôt le contraire. Ainsi donc, à tous les points de vue, il faut se hâter de débarrasser la tête des enfants de toute espèce de souillure, et, ce qui est bien mieux encore, c'est d'empêcher les *gourmes* de se former, en les lavant tous les matins avec une petite éponge imbibée d'eau tiède pure ou d'eau de feuilles de noyer.

Le traitement des *gourmes* est extrêmement simple. Il faut faire des lotions fréquentes avec de l'eau de fleurs de sureau, de son, de guimauve, ou avec du lait. On peut encore se servir de petits cataplasmes de semoule, de bouillie, de farine de riz ou de feuille de pommes de terre, et enfin, si les croûtes persistent à ne pas se détacher, il faudrait les recouvrir d'un cataplasme de farine de lin. Tels sont les soins hygiéniques que réclame la tête des tout jeunes enfants.

Plus tard, lorsque les cheveux ont grandi, il est complètement inutile de les couper toujours ras dans l'intention d'en augmenter la quantité. On poursuit un but impossible; il faut les aviver de temps en temps pour les régulariser, et les soigner absolument comme les cheveux des grandes personnes.

Enfin, puisque nous en sommes sur le chapitre des préjugés, mes lectrices voudront bien me permettre d'en relever encore un autre. Celui-ci n'est pas plus attrayant que le précédent, mais quand il s'agit des enfants, tout le monde les aime, personne n'en est dégoûté, quand même ils auraient des poux. J'ai dit le mot; pardonnez-le-moi.

Quelques mères de famille se figurent que ce genre d'insectes parasites est absolument nécessaire à la santé de leurs enfants, et j'en ai connu qui ont poussé le dévouement jusqu'à aller en récolter sur la tête des voisins pour les acclimater chez leurs enfants. Ce système de culture est peu pratiqué, il est vrai, mais il n'en existe pas moins, quelque ridicule qu'il soit. Les enfants se passent fort bien de ces insectes inconnus, et lorsqu'ils en ont, il faut les en débarrasser le plus tôt possible. Car ici la multiplication est rapide; en deux mois, une bonne paire peut en produire dix-huit mille, et jurez, si cela continuait. Les soins de propreté suffisent généralement pour les détruire; mais si vous avez besoin d'un moyen plus prompt et infallible, frictionnez la tête avec un peu d'essence de térébenthine, ou bien encore huilez abondamment les cheveux, car l'huile tue ces insectes en les asphyxiant.

DOCTEUR IZARD.

UN DUEL AUX LANTERNES

(Suite et fin.)

Cahuzac fit un bond qui faillit renverser la table.

— Oh! pour cela non, dit-il.

— Votre voyage n'en sera nullement retardé.

Nous signons ce soir, d'ailleurs j'ai appris que le premier navire en partance pour les Antilles ne

quitte pas Bordeaux avant huit jours. Ainsi, c'est convenu, vous êtes des nôtres.

— Oh! ne l'espérez pas.

— Je vous en prie.

— Encore une fois, non.

— Je le demande en grâce à mon ancien adversaire.

— Formulé ainsi, je ne puis vous refuser votre demande, mais soyez certain, dit Cahuzac en étouffant ses sanglots, que j'en mourrai.

Et il remonta précipitamment dans sa chambre pour cacher les larmes qu'il ne pouvait retenir.

Vers cinq heures, une chaise de poste s'arrêta devant la maison. Cahuzac regarda avec un indicible battement de cœur. Il allait voir son rival, celui qui lui enlevait son bonheur, descendre de voiture. Il aurait voulu, pour dix ans de sa vie, le voir verser au tournant de la route.

À sa grande stupefaction, ce fut le docteur qui mit pied à terre. Il tendit la main à un gros homme qui soufflait comme un phoque en posant avec toute sorte de précaution ses gros souliers à nœuds barbotants sur le marchepied.

— Merci, docteur, merci, dit le gros homme en parvenant enfin, grâce à l'aide du docteur, à gagner la terre sans encombre.

— Que diable! aussi, cher maître, vous êtes toujours embarrassé de cet énorme porte-feuille.

— Un vrai notaire, docteur, doit-il donc jamais se séparer de son porte-feuille.

Ainsi Cahuzac était renseigné désormais et tranquille sur le compte du gros homme, c'était le notaire; mais où donc était le futur? comme disent les belles-mères.

Don Luis alla au-devant des deux vieillards, et causa longuement avec eux en se promenant de long en large. Enfin, il les fit entrer au salon où Céleste était occupée à garnir des vases de fleurs.

— Où est donc votre hôte? dit le vieux don Luis.

— Je ne pense pas qu'il soit descendu depuis le déjeuner, mon père.

— Allez le chercher, César.

Cahuzac arriva bientôt comme la victime qu'on mène au sacrifice.

— Monsieur le notaire, dit don Luis, voulez-vous bien, avant le dîner, nous donner lecture du contrat.

Céleste regarda son père d'un air ébahi. Cahuzac cherchait si son rival n'allait pas sortir de quelque trappe. Rien ne paraissait. Cependant, comme c'est la tradition, le notaire avait toussé, craché et commença ainsi de cette voix nasillard d'un notaire royal que l'abus du tabac fait parler du nez:

— Par-devant nous, etc., etc. Le nom du futur? dit le notaire en se tournant vers don Luis.

— Louis, vicomte de Cahuzac, dit le vieillard.

Cahuzac ouvrait des yeux comme des portes cochères.

— Et demoiselle?... dit le notaire après avoir écrit.

— Louise Céleste Van Ruyter de Montalvan de Cahuzac, dit gravement don Luis.

— Ici, monsieur le notaire, continua don Luis, permettez-moi d'ouvrir une parenthèse. Et d'abord, embrassez-moi, mon neveu, dit-il en se tournant vers Cahuzac.

— Quoi! mon oncle, c'est... dit Cahuzac encore abasourdi.

— Eh bien! ton oncle, c'est moi, après?

— Mais ce nom de don Luis Van Ruyter de Montalvan?

— Ah! voilà. Il paraît que, dans notre famille, c'est une manie. Mais, quant à moi, du moins, ce n'est pas ma faute si j'en ai chargé, ou du moins si j'en ai ajouté un autre au mien, c'est par reconnaissance que je l'ai fait.

À Saint-Domingue où je m'étais établi d'abord, je commençai par faire d'excellentes affaires en relevant une plantation que les noirs avaient entièrement sacré et ruinée en 1792 à l'époque du massacre des blancs. Mais un jour, le monstre Dessalines passa sur mon habitation, elle lui plut; il me fit la proposition de m'en défaire et, comme je refusais de la lui vendre, il m'accusa de je ne sais quel complot imaginaire, afin de s'en emparer au meilleur marché possible. Il y allait de la tête. Je m'en-

fu's sur un
 J'étais alors
 France; j'avais
 quistion de
 tation, et j'
 quelques m
 porter à C
 Je fus ass
 d'igo d'ori
 van, qui av
 nous fabule
 L. vieilles
 ment de
 guetter s
 raient un p
 affection to
 bord à la
 comme son
 D'puis qu
 ger à rien
 qui m'aval
 — Ecoute
 — que je
 trente ans
 une femme
 leurs, j'ai d
 versel. Ma
 raux jalou
 mon testam
 Le procès é
 probablem
 pas cela. J
 pas que m
 nille dans
 Prends do
 l'appeller
 Cahuzac.
 à mes vie
 du vieil h
 la mère de
 ma Célest
 — Ah! m
 en sautant
 — Ce ne
 vieillard, q
 Je ne porta
 connaissance
 Montalvan
 hasards qu
 lettres à m
 de la poste
 immédiate
 barqual pa
 cher en Fr
 l'ant recom
 entre ma fi
 mari que s
 dans le p
 Cahuzac, n
 d'épée dan
 — Oh! t
 — Tris
 dant que
 Cahuzac, t
 Routy. Et
 mieux que
 à moins, p
 sur le bras
 sente pas,
 lenter.

— Miel
 — Allon
 je vous le
 dant, aj
 déjà préc
 — Luq
 — C'est
 après ton
 — Oh!
 — Ne c
 boutonner

FONTAINE AUX VIOLETTES

fu's sur une barque qui faisait voile pour Cuba. J'étais alors beaucoup plus pauvre qu'en quittant la France; j'avais employé toutes mes ressources à l'acquisition et plus tard à l'agrandissement de ma plantation, et je n'avais comme argent comptant que quelques milliers de francs que je pus cependant emporter à Cuba.

Je fus assez heureux pour rencontrer un vieil hidalgo d'origine flamande, Van Ruyter de Montalvan, qui avait fait dans la colonie une de ces fortunes fabuleuses dont on n'a nulle idée en France. Le vieillard était seul, sans enfant, entouré seulement de collatéraux avides, venus d'Espagne pour guetter sa mort, et qui, naturellement, lui inspiraient un profond dégoût. Il se prit pour moi d'une affection toute paternelle. Van Ruyter me mit d'abord à la tête de ses affaires et me traita en tout comme son fils.

D'après quelques années je vivais ainsi, sans songer à rien changer à mon genre de vie. Le vieillard qui m'avait recueilli me dit un jour :

— Ecoute, mon enfant, — je sens que je m'en vais, — que je te fasse part de mes projets. Tu as bientôt trente ans, il est temps de te marier. Je t'ai trouvé une femme. Quant à la dot, ceci me regarde. D'ailleurs, j'ai décidé que tu serais mon légataire universel. Mais tu sais que je suis entouré de collatéraux jaloux qui ne manqueraient pas d'attaquer mon testament. Tu es étranger, ils sont Espagnols. Le procès serait porté à Madrid où tu succomberais probablement; j'ai songé à l'adopter. Ne me refuse pas cela. Je suis le dernier de ma race et ne veux pas que mon nom tombe comme une vieille quenelle dans l'oubli, ni que ma fortune soit divisée. Prends donc dès aujourd'hui l'un et l'autre. Tu l'appelleras don Luis Van Ruyter de Montalvan de Cahuzac. Tu ne peux pas refuser cette consolation à mes vieux jours. Et voilà comment je pris le nom du vieil hidalgo et comment je devins le mari de la mère de cette enfant, qui mourut en mettant ma Cécile au jour.

— Ah! mon oncle, mon cher oncle, dit Cahuzac en sautant encore une fois au cou de don Luis.

— Ce ne fat que longtemps après, continua le vieillard, que je pus retourner à Saint-Domingue. Je ne portais plus mon nom de Cahuzac, et l'on m'y connaissait seulement sous celui de Van Ruyter de Montalvan. Si bien que c'est par le plus grand des hasards que je trouvais, il y a quelques mois, trois lettres à mon adresse qui étaient dans un carton de la poste de Port-au-Prince. Mon parti fut pris immédiatement. Je retournai à Cuba et je m'embarquai par le plus prochain navire pour aller chercher en France le neveu que mon cher frère m'avait tant recommandé à son lit de mort. Il était décliné entre ma fille et moi qu'elle n'aurait pas d'autre mari que son cousin; mais ce qui ne figurait pas dans le programme, c'est que mon neveu, en vrai Cahuzac, me mettrait au lit d'un grandissime coup d'épée dans le flanc.

— Oh! mon oncle!...
— Très-bien! mon neveu. J'arrivai à Paris. Pendant que je te cherchais d'un côté sous le nom de Cahuzac, tu te cachais de l'autre sous celui d'Émond Routy. Et maintenant, tu sais le reste beaucoup mieux que moi. Continues, monsieur le notaire... à moins, poursuit-il, que tu ne sois pas sur le bras du notaire, à moins que ma fille ne consente pas, auquel cas je ne voudrais pas la violenter.

— Méchant père!
— Allons, petite masque, embrassez votre cousin, je vous le donne pour mari, à une condition cependant, ajouta-t-il en retenant Cahuzac qui s'était déjà précipité vers Cécile.
— Laquelle? mon oncle. Dites vite, je suis pressé.
— C'est, dit le vieillard en se fendant, qu'aussitôt après ton mariage tu me donneras ma revanche.
— Oh! mon père!
— Ne crains rien, cette fois nous aurons soin de boutonner les fleurets.

ÉDOUARD DIDIER.

FIN

La partie du département de la Meuse qui comprend presque toute la vallée arrosée par l'Ornin, est la contrée la plus pittoresque de l'ancienne Lorraine. Partout la vue est admirable. Les grands villages, les petites villes, les fermes isolées se pressent les unes sur les autres, entourés de jardins en plein rapport, de terres admirablement cultivées, de prairies dont l'eau de l'Ornin entretient la verdure éternelle. Là, tout le monde est propriétaire, et chacun s'applique à faire donner à sa terre la plus grande somme de produits. Le milieu de chaque propriété, qui se termine en dos d'âne, est planté d'une rangée de noyers ou de cerisiers, qui se couvrent au printemps de fleurs parfumées, et l'été et l'automne de fruits abondants. Au sommet des collines poussent des forêts remplies d'arbres séculaires, tandis que sur leurs flancs en terrasse croissent des vignes, des pêchers, des groseillers, qui fournissent, les uns un vin peut-être un peu sucré, les autres des fruits savoureux et des confitures délicieuses, qui se fabriquent à Bar-le-Duc, et font les délices des gourmets parisiens. On voit que la population n'émigre pas et que les fils veulent vivre, travailler et mourir où ont vécu, ont travaillé et sont morts leurs pères. Là comme, du reste, dans toute la campagne, domine l'esprit de clocher; chaque village prête à son voisin une foule d'aventures plus ou moins baroques, que l'on se raconte dans les longues veillées d'hiver.

Ligny s'enorgueillit de ses fabriques de compas, Tréveray de ses mines de fer. Naix des vieux souvenirs que son nom rappelle à la mémoire. Les habitants de ce dernier village valent son antiquité et savent tous que sous la domination romaine il s'appelait Nasion, qu'une forteresse importante s'élevait sur l'emplacement occupé aujourd'hui par leurs maisons, et que les tribuns militaires faisaient faire à leurs troupes l'exercice dans la prairie. Des ruines énormes, des débris encore imposants, malgré leur état de dégradation, prouveraient, du reste, à défaut de l'histoire, la vérité de ce qu'ils avancent.

Si l'agriculture est florissante, l'industrie est aussi très-avancée. Outre les fabriques de compas, d'importants établissements métallurgiques s'élèvent de toutes parts à Naix et surtout à Tréveray.

Il y a bien des années déjà que le baron de Varney arriva dans ce pays alors très-arrière et, par conséquent, très-pauvre, et fit construire ces usines, ces usines, qui font aujourd'hui sa richesse. Les mines furent exploitées; tout le long de l'année les paysans purent travailler, et leur misère se changea en une aisance relative.

Il faut dire, pour rendre justice à la vérité, que le noble industriel se ruina à force de travail et d'innovations coûteuses.

Il avait semé la richesse, il recueillit la ruine; mais son nom ne péril pas avec lui. Les murs noirs des usines, leurs cheminées pyramidales s'élèvent au-dessus de la taille élancée des peupliers. Les ouvriers sont toujours aussi nombreux et aussi occupés. L'homme a passé, mais son idée est restée!

À une lieue de Tréveray, on voit la vieille abbaye d'Evau, transformée aussi en usine, dont la chapelle, surmontée de son clocher octogone, explique au passant la destination primitive.

Le bruit assourdissant des machines à vapeur, les cris des ouvriers, les hennissements des chevaux, en un mot, tout le péle-mêle de l'industrie moderne a remplacé les chants pieux des moines.

Le dix-neuvième siècle est-il aussi implé qu'on le croit généralement, et cette activité dévorante qui le distingue n'est-elle pas aussi une façon de rendre hommage à la divinité?

Houdelincourt n'a pas d'établissements industriels; mais, en revanche, il possède un notaire qui a la plus belle maison du village, et une fontaine ornée de statues, de colonnes, de monstres marins. Malheureusement, malgré tous les efforts et tous les frais faits, l'eau, ce complément indispensable de toute fontaine qui se respecte, n'a rempli qu'à de très-longes intervalles les anges desséchés du monument.

II

À deux kilomètres de Houdelincourt, toujours en remontant le cours de l'Ornin, Abainville étale coquettement au soleil sa double rangée de maisons blanches, sa mairie élégante couverte d'ardoises, son église qui supporte un clocher surmonté d'une croix de fer et d'un coq doré.

Vers la fin de juillet 185... le village d'Abainville paraissait être à la veille d'une révolution. Malgré le beau temps et les travaux, chacun s'arrêtait, se parlait, disait un mot.

— Eh bien! il paraît que c'est chose faite, disait un cultivateur à la face rubiconde aux quelques individus en bonnets de coton qui l'entouraient.

— Mon Dieu! oui, en voilà encore un qui ne sait quoi faire de son argent, répondit un des bonnets de coton; j'en s'étonne que des gens se ruinent!

— Oh! il est riche, celui-ci!
— Ne vous y fiez pas trop. Tout ce qui luit n'est pas d'or!

— C'est vrai! mais enfin chacun est payé.
— Oui, quant à cela, on ne le réclame rien; il peut faire ce qu'il lui plaira de son domaine!

— Il est joli, le domaine!
— J'aime mieux qu'il l'ait que moi.

— Croit-il que le chanvre va pousser dans ses cailloux?
— Peut-être bien!

— Avec ça, il fait des embarras; c'est à ne pas croire.
— Patience! ça ne durera pas.

— Tant mieux! Parce qu'ils ont quelques sous de plus que nous, ces riches se croient le droit de nous mépriser! Je suis sûr qu'il n'a adressé la parole à aucun de vous!

— C'est vrai; c'est à peine s'il salue!
— Voyez vous ça!
Nous allons expliquer au lecteur la cause de ce remuement.

M. de Neuville, cause principale des cancanes des villageois, avait acheté à très-bon compte des marais infertiles de leurs différents propriétaires, en échange d'un terrain improprement cultivé de belles pièces de cinq francs, et les traitait, *in petto*, d'imbéciles homme assez bon pour s'embarrasser d'un semblable domaine.

Mais l'étonnement ne fit que grandir, lorsqu'on sut que M. de Neuville, outre les marais, achetait aussi, à beaux deniers comptants, les terrains situés sur le flanc des collines dénudés qui montraient au soleil, comme des plates-bandes, les ravins creusés par les pluies d'hiver. Pas un arbre, pas un haubois, pas un brin d'herbe ne poussaient sur ces monticules, qui s'étendaient dans leur affreuse nudité jusqu'à un quart d'heure de Gondreville.

Ces acquisitions successives avaient fait à M. de Neuville une propriété de plus de deux lieues de tour. Il commença d'abord par la faire entourer d'un fossé pour la mettre à l'abri des troupeaux de montons, qui de temps immémorial, venaient y paître. Le lit de la rivière fut creusé et élargi; peu à peu les eaux se retirèrent et laissèrent à sec une vaste étendue de terrains à travers lesquels les charriots se promèneraient continuellement pendant plus d'un mois. Arrachées par les dents de fer des herbes, les racines, les mauvaises herbes, mises en tas, furent brûlées et servirent d'engrais. Des prairies magnifiques s'étendirent bientôt leur tapis de verdure à la place qu'occupaient auparavant les marais, et promettaient de fournir, dans un temps donné, des récoltes abondantes.

Des semis de pins avaient été faits sur les coteaux, de ces arbrisseaux de différentes espèces y avaient été plantés, la verdure avait remplacé les roches noires, des barrages dans les ravins arrêtaient les eaux dans leur cours vagabonde, et, distribuées avec intelligence, elles servaient, au contraire, à l'irrigation.

Un mur de pierre brute avait remplacé le fossé primitif. Une charmante maison de maître, une usine immense étaient sorties de terre comme par enchantement. De vides machines à vapeur mirent en mouvement un attirail gigantesque. La rivière, formant une chute puissante, faisait tourner une roue colossale, qui, à son tour, donnait l'élan à des marteaux-pilons, à des laminiers qui faisaient retentir la vallée de leurs bruits formidables. Un monde d'ouvriers, au tors entierement nu, circulait au milieu de tous les engins de la civilisation, les uns, armés de la pince ou du marteau, les autres, traînant dans des vases concaves, portés sur de petites roues, de la fonte liquide. De la gueule des fourneaux sortaient des rivières incandescentes de métal en fusion.

Auprès de la forge, une rangée de maisons à un seul étage servaient de logement aux ouvriers. Chaque maison était occupée par deux ménages, l'un au rez-de-chaussée, l'autre au premier. Une multitude de petits jardins, un pour chaque famille, avaient été donnés aux ouvriers pour leur inculquer le goût de l'horticulture et les empêcher de hanter les cabarets, principale cause de la gêne et du peu d'harmonie qui régnaient dans la plupart des ménages villageois.

Chacun en cultivait sa petite propriété à sa façon; aussi, en suivant les allées étroites qui séparaient chaque jardin, les yeux et l'esprit étaient flattés de la multiplicité et de la variété des plantes. Les uns étaient remplis de fleurs qui en faisaient de petites foires parfumées. Dans les autres, on ne voyait que des choix, des carottes, des salades; le dernier genre de culture dénotait la mère de famille économe, sachant à l'agréable à l'utile. Une salle d'école se remplissait, le jour, d'une armée de bambins roses et potelés, et le soir, les employés de l'usine, se chargeant en professeurs, donnaient, à tour de rôle, des leçons aux adultes. Le bâtiment de l'école renfermait aussi une bibliothèque, où, entre une table en bois de chêne, chargée d'encre, de plumes et de papier, occupait le centre.

Quelques journaux polittiques, une foule de revues scientifiques et littéraires, arrivaient de Paris chaque semaine et tenaient leurs lecteurs au courant des progrès qui s'accom-

plissaient dans toutes les parties du monde. Les femmes n'avaient pas été oubliées; mises en rapport avec de grandes maisons de Nancy, elles s'occupaient à des broderies, apportant ainsi leur petite part de bénéfices dans la communauté. Le curé d'Abainville venait tous les dimanches donner l'instruction religieuse aux familles. En acceptant ce surcroît de travail, il avait voulu éviter aux ouvriers les fatigues d'une course assez longue.

III

On le voit, M. de Neuville n'avait pas perdu son temps. Quoique jeune encore, ayant à peine trente-six ans, il avait beaucoup voyagé, beaucoup observé et beaucoup souffert. Marié à vingt-huit ans à une femme qu'il adorait, il avait eu le malheur de la perdre au bout de trois ans d'une union heureuse.

Resté seul avec une petite fille charmante, l'idée de se remarier ne lui vint même pas. Ayant sans cesse présent à l'esprit l'image de sa femme, il aurait cru insulté à sa mémoire en donnant une seconde mère à son enfant. La petite Marie, élevée sous les yeux de son père, devenait comme lui, en grandissant, bonne, douce et affable. Les ouvriers l'adoraient. Elle exagérait encore, s'il était possible, les brillantes qualités de M. de Neuville. Dans ses promenades à pied ou à cheval, elle était toujours accompagnée d'un vieux domestique qui était en continuelle admiration devant sa maîtresse. Quelle que fût son opinion, M. de Neuville était d'avance sûr d'être applaudi par Jean. Elle lui aurait dit que les pommiers étaient en fleurs au mois de décembre, que Jean eût soutenu que le fait existait, M^{lle} Marie étant incapable de se tromper.

IV

Jean avait eu une existence assez agitée; des malheurs dont il s'était exagéré l'importance lui avaient rendu le caractère morose et grognon, et il ne s'adoucissait que devant ses maîtres.

Champenois de naissance, il avait amené un mauvais numéro à la conscription; n'ayant pas les moyens de se racheter, il avait dû, à son grand regret, servir sa patrie. La profession de soldat lui souriait peu et l'expérience qu'il en fit l'en dégoûtait tout à fait. Il rejoignit le régiment dans lequel il devait entrer. En arrivant à la caserne, on lui donna des habits beaucoup trop larges; cela le vexa, il eût préféré faire l'exercice en blouse; mais, malheureusement, on ne lui demanda pas son avis.

Une fois costumé, on le fit descendre dans la cour avec cinq ou six de ses camarades; on les arma de petits crochets en fil de fer, et, sous la conduite d'un brigadier, ils durent, pendant quatre heures, arracher les brins d'herbe qui avaient poussé entre les pavés. Ce travail n'était pas fatigant, mais il était passablement ennuyeux. En rentrant dans la chambre, le soir, Jean vit une vingtaine de petits lits en fer; on lui indiqua le sien, et le brigadier lui recommanda, avec la majesté qui distingue ces honorables sous-officiers, de ne pas faire de bruit en se couchant, de ne pas ronfler en dormant, et ce, sous peine de deux jours de salle de police. Jean trouva le brigadier bien sévère. Passe encore en se couchant d'éviter tout bruit; mais, une fois endormi, pouvait-il répondre des incartades de son nez? Pourquoi le bruit que pourrait produire, et que produirait bien certainement son appareil respiratoire? Jean se coucha de fort mauvaise humeur.

En allongeant ses jambes, un obstacle l'arrêta. Il eût beau pousser, il lui fut impossible de se mettre à son aise. Il se leva pour voir ce qui l'empêchait de s'étendre.

— Ah ça, animal! hurta le brigadier, allez-vous dormir? Je vous consigne pour deux jours.

— Mais, brigadier...

— Assez! couchez-vous!

Jean dut passer la nuit le menton sur les genoux; ce fut le lendemain seulement qu'il s'aperçut de la farce qu'on lui avait jouée. Un des draps du lit était replié à moitié de sa longueur, et ses camarades de chambre lui demandèrent en riant s'il s'était étendu à son aise dans le lit qu'il devait à la munificence du gouvernement.

Après avoir raccommodé sa couche, le brigadier avertit sa nouvelle recrue d'aller chez le perruquier de la compagnie.

— Vous avez les cheveux très-longs, lui dit-il, il faut vous faire tondre, suivre le règlement.

Jean se rendit chez le frater, qui promena sur sa tête une paire de formidables ciseaux; cinq minutes après, il avait la tête rase comme une boule; mais, en se regardant dans un miroir, il vit au sommet de son crâne dévasté une touffe de cheveux qui menaçait insolentement le plafond. Il avait tout à fait l'air d'un sauvage de l'Amérique du Nord, avec ce petit balai qui pointillait d'une façon ridicule.

— Eh bien, et ça? demanda-t-il à l'artiste capillaire en lui montrant le bouquet de cheveux.

— Vous voulez que je vous fasse votre raie? Peste! vous êtes coquet, reprit le perruquier.

Les témoins de cette scène riaient à se tenir les côtes, et

Jean dut payer une foule de petits verres pour débarrasser sa tête de ce malencontreux ornement. Son sabre et ses éperons surtout l'agaçaient. En descendant les escaliers de la caserne, ses éperons s'accrochèrent à une marche, et, d'un saut, il se trouva avoir franchi un étage; mais cette cabriole lui valut une foulure au bras et une plaie sur le nez. Son sabre s'embarrassa sans cesse dans ses jambes, et il lui fallut prendre des précautions excessives afin de ne pas tomber. Il finit cependant par s'habituer tant bien que mal au métier de soldat. Il fit l'expédition d'Espagne, fut blessé au Trocadero et retourna dans son village à la fin de son congé. Une nouvelle déception l'attendait. Une jeune fille, qui lui avait juré un amour éternel, une fidélité à toute épreuve, allait, disait-on, se marier. Jean chercha à rompre cette union, il parla à son ex-future, et obtint d'elle, sinon une promesse formelle, du moins quelques paroles d'espérance. Un jour qu'il se trouvait avec son rival à la noce d'un ami, il fut placé à table auprès de sa fiancée; mais soit hasard, soit préméditation, son odieux ennemi occupait l'autre côté. Ils cherchaient tous les deux à accaparer l'attention de la coquette villageoise, que ce manège amusait. Au milieu du repas, Jean risqua sa main sous la table; il fremit en rencontrant une autre main qui serrera bien tendrement la sienne. Jean était aux anges. Ces serrures continuelles ne contenaient-elles pas tout un monde de promesses? Jean se baissa au niveau de la table pour baisser cette chère main qu'il tenait, mais il recula d'horreur en reconnaissant le formidable battoir attaché au bras de son rival. Toutes ses idées de tendresse l'abandonnèrent, il vit qu'on s'était moqué de lui. Cette aventure, racontée et commentée de toutes les façons, amusa tout le village. Jean, au désespoir, partit pour Paris, et entra au service de M. de Neuville. Jamais il ne revint les pieds dans son pays, mais jamais non plus il n'oublia les railleries de ses compatriotes. Son caractère s'aigrit, et personne ne pouvait l'approcher dans ses moments de tristesse. Il avait été, disait-il, blessé à mort, ce qui ne l'empêchait pas de manger comme quatre et d'engraïsser d'une façon merveilleuse; mais il mettait tout cela sur le compte de la douleur.

AUGUSTE ESPAGNE.

(La suite au prochain numéro.)

DE L'EMPLOI DES FRUITS

LES FRAMBOISES

La framboise rouge est acide, sucrée, légèrement aromatique, assez lourde à digérer; elle est souvent attaquée par les vers. On prépare avec ce fruit des confitures, un sirop, un vinaigre, une liqueur.

SIROP DE FRAMBOISES

Framboises..... 1,000 grammes.
Cerises rouges acides..... 1,000 —

Écraser les fruits sur un tamis, portez le jus à la cave; au bout de deux jours, passez au travers d'une étamine en exprimant fortement; filtrez au papier.

Si on n'a pas de cerises, on laisse les framboises fermenter pendant trois jours, c'est-à-dire jusqu'à ce que le jus soit clair et limpide.

Jus de framboises filtré..... 1,000 grammes.
Sucre blanc..... 1,750 —

Faites fondre à une douce chaleur dans un vase en faïence. Passez sitôt que le sirop est arrivé à l'ébullition; lorsqu'il est froid, mettez-le en bouteilles.

VINAIGRE FRAMBOISIÉ

Framboises récentes et mondées..... 3,000 grammes.
Vinaigre blanc..... 2,000 —

Mettez dans un bocal, laissez infuser pendant douze jours; passez dans un linge sans expression; filtrez au papier; mettez ce vinaigre dans des bouteilles bien bouchées.

Si on n'a pas de vinaigre blanc, on peut employer du vinaigre rouge; il faut éviter d'employer celui qui est fait avec l'acide pyrolique.

Une cuillerée à café de vinaigre framboisé dans un verre d'eau sucrée est une boisson très-agréable pendant l'été.

SIROP DE VINAIGRE FRAMBOISIÉ

Vinaigre framboisé..... 500 grammes.
Sucre blanc..... 875 —

Faites fondre à chaud ou à froid, passez-le au travers d'une étamine, s'il n'est pas clair.

Conservez-le dans une bouteille.

LIQUEUR À LA FRAMBOISE

Fraises..... 15,000 grammes.
Framboises..... 1,500 —
Eau-de-vie..... 2,000 —

Distillez pour obtenir 15,000 grammes; à cet alcoolat, ajoutez 500 grammes de sirop de fraises.

Cette liqueur de table est fort agréable.

STANISLAS MARTIN.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

PROCÉDÉ POUR RÉARGENTER SOI-MÊME LES COUVERTS, FLANBEAUX, ETC.

Procurez-vous un flacon de bleu d'argent pur de Laboude, 14, rue Saint-Gilles; grâce à ce bleu d'argent, vous réargenterez vous-même, en quelques minutes, sans fatigue et sans danger pour votre santé, les couverts et l'orfèvrerie de table. À l'approche des fêtes patronales, le bleu d'argent pur vous sera d'une grande utilité pour rendre aux flambeaux de l'église leur éclat et leur brillant.

RECETTE DE LA MOELLE À LA MOELLE DE BOEUF

On met la moelle de bœuf, coupée en petits morceaux et très-soigneusement débarrassée de tous les petits filaments, dans un vase de cuivre étamé. On plonge ce vase dans un récipient rempli d'eau bouillante, et on met le tout sur un feu doux. Quand la moelle commence à fondre, on la remue souvent avec une spatule, puis, après qu'elle est fondue, on la passe à travers un tamis fin ou un linge. On a soin de la faire tomber dans un vase assez grand pour pouvoir la battre fortement au moyen d'une cuillère ou d'une spatule, sans la répandre au dehors. Pendant cette opération, on verse goutte à goutte le rhum ou l'essence de quinquina, de façon à ce que le mélange soit parfait. Puis on met dans des pots, et on laisse refroidir avant de couvrir.

Par les chaleurs torrides que nous subissons, il est un produit hygiénique qui est spécialement recommandé par les médecins. Nous voulons parler du goudron Guyot, préparé par la pharmacie, 37, avenue Friedland. Le flacon coûte 1 fr. 65 au lieu de 2 fr. Une instruction accompagne chaque flacon.

Demandez à cette pharmacie son prix courant. Tous les produits spéciaux y sont vendus avec la même proportion de réduction de prix.

PETITE CORRESPONDANCE

G. M. 199. — La robe de mousseline sur jupon de soie claire est bien; je préfère le corsage de soie montant dessous pour la messe et la journée. Le soir, si on ne veut pas se décolleter tout à fait, on mettra un corsage bas sous le corsage clair. Je préfère l'organdi à tout autre tissu blanc. Je ne saurais donner de description qui vaille une de nos figurines, parmi lesquelles on peut choisir une forme et une garniture pouvant se reproduire en toute étoffe. Le noir n'est guère en usage à un mariage, même porté par une mère. Un dessus de dentelle se met sur toutes les nuances.

A. X. — Je crois avoir souvent parlé de gants dans le Courrier de la Mode. Du reste, je prends note de l'observation et reviendrai sur ce sujet, fort intéressant, j'en conviens.

F. P. — La question posée ne saurait être tranchée absolument qu'en parfaite connaissance de cause. En thèse générale, le domestique doit dire dans le cas présenté: « Monsieur est servi. » Une jeune fille destinée à changer de nom en se mariant peut remplir chez son père les fonctions de maîtresse de maison, mais sans s'arroger toutes les prérogatives qui s'attachent à ce titre.

A une jeune Longroise. — L'éclairage au gaz dans une chambre à coucher est toujours dangereux; il a souvent occasionné la mort par asphyxie. Ce système d'éclairage doit être entièrement banni des chambres à coucher.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Encore un peu de patience, et le sol sera libre!

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOITAIRES.